

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—MLLE DE TERRYS.

XXIV

Léopold et Pascal Lantier continuaient à faire le guet sur le boulevard Beaumarchais, seulement ils avaient changé de trottoir. La nuit étant complètement venue, ils ne craignaient plus d'être reconnus.

Au moment où Renée quitta le magasin avec le carton qu'elle portait rue des Tournelles, l'ex-réclusionnaire dit à son complice :

— Nous nous inquiétons sans motifs... Voilà la petite qui sort. Le hasard seul a conduit Marguerite chez la marchande de dentelles... Renée ne s'en irait point toute seule si sa mère savait qui elle est...

— Elle lui a parlé cependant, répondit Pascal. A travers les vitrages, j'ai vu ma belle-sœur regarder la jeune fille avec une attention singulière... Elle la dévorait des yeux littéralement.

La situation est périlleuse, j'en conviens, reprit Léopold, mais le danger n'est point imminent... Une reconnaissance peut avoir lieu d'un moment à l'autre, comme au cinquième acte d'un mélodrame... C'est à nous de prendre nos précautions et de parer le coup...

— Que fait Marguerite en ce moment ? murmura l'entrepreneur.

— L'évadé s'était approché de la boutique.

— Elle cause avec madame Laurier... répliqua-t-il
— Il y a une troisième personne avec les deux femmes.
— Oui, une très jeune fille... quelque apprentie sans doute.
— Que peut dire si longuement ma belle-sœur à cette marchande ?

— Il est plus que probable qu'elle lui parle dentelles...

— La conversation me paraît bien animée.

Marguerite est émue

— Sois tranquille, je saurai le sujet de l'entretien...

— Et comment ?

— Par l'apprentie... Silence... Eloignons-nous de quelques pas... Madame Bertin s'en va.

Marguerite ouvrit en effet la porte vitrée et se dirigeait vers son coupé Léopold vit l'expression attristée de son pâle visage.

— Elle a l'air de porter le diable en terre... dit-il à Pascal. Si elle se doutait de quelque chose elle serait plus joyeuse. Allons, tout va bien et nous aurons le temps d'agir...

— Filons-nous ?

— Pas encore.

La porte s'ouvrait de nouveau et Zénaïde sortait, tenant à la main deux ou trois lettres.

Le trottoir se dirigea du pas rapide et sautillant des petites ouvrières parisiennes, vers le



— Hue carcan, cria le cocher en fouettant son cheval qui traînait la jambe.

grand bureau de poste du boulevard Beaumarchais.

— C'est l'apprentie... fit Lantier.

— Oui, elle va jeter des lettres à la boîte. Il serait maladroît d'employer en ce moment le moyen auquel je songe. Il

est cependant une chose que je voudrais bien savoir tout de suite.

— Quoi ?

— L'heure de la fermeture du magasin et du départ de l'apprentie.

— Nous n'avons qu'à attendre avec patience et nous serons fixés.

— Cela nécessiterait une faction très longue, très ennuyeuse, et passablement compromettante.

— Je sais, dit Pascal, que Renéo quitte le magasin après le repas du soir pour rentrer chez elle à neuf heures.

Léopold tira sa montre.

— Il est cinq heures, fit-il...je n'ai plus besoin de toi...Rejoins la voiture, va-t'en où bon te ressemblera, et laisse-mo-faire...

— Quand te reverrai-je ?

— Aussitôt que j'aurai quelque chose à t'apprendre ou à toi demander.

— Et, d'ici là, je puis dormir tranquille ?

— Parfaitement !

— Ah ! voici Renéo qui revient...

— Laisse-la rentrer et file...

— A bientôt !

— C'est convenu...Va-t'en, tu me gêne.

Pascal serra la main de son complice et s'éloigna. Trois ou quatre minutes après le retour de Renéo, Zénaïde revint à son tour.

— Si les employés s'en vont à neuf heures, après avoir pris leur repas, se dit l'ex-réclusionnaire, c'est que le magasin doit fermer vers huit heures...J'ai beaucoup plus de temps qu'il ne m'en faut pour aller dîner.

Non loin de la boutique de madame Laurier se trouvait un petit café restaurant. Léopold en franchit le seuil, s'installa à une table près du comptoir et, n'ayant pas encore grand appétit, demanda un verre d'absinthe et un journal ; puis, tout en dégustant à petites gorgées le breuvage aux reflets d'opale tant exalté par les uns, tant calomnié par les autres, il fit semblant de lire, mais en réalité il s'abandonna à ses réflexions.

Une demi-heure à peu près s'écoula et le porte du café-restaurant s'ouvrit pour laisser entrer Zénaïde, le trottin du magasin de dentelles.

Ce gavroche femelle s'approcha du comptoir en sautillant selon son habitude, et dit à la maîtresse de l'établissement, d'un ton de familiarité dénotant des relations habituelles :

— Bonsoir, m'ame Hurtin...Ça va bien, m'ame Hurtin ?...

— Merci, ma petite, pas trop mal...Est-ce que ta patronne a besoin de ma cuisine aujourd'hui ?

— Oui, m'ame Hurtin... Françoise, la gâte-sauce de madame, a demandé la permission de dix heures...Il faut que vous ayez la complaisance de nous expédier à dîner pour trois personnes...et tâchez que les portions soient grosses, s'il vous plaît, et qu'il y ait un plat sucré...des beignets soufflés, par exemple... Oh ! les beignets soufflés, j'en raffole ! ! Ça nous changera un peu des « ratas » de cette empoisonneuse de Françoise qui ne sale ni ne poivre jamais rien...

— Paraîtrait que tu aimes la cuisine relevée, toi...fit madame Hurtin en riant.

— Si je l'aime ? Ah ! je crois bien ! !... J'ai une cousine qui a mangé une fois des écrevices à la bordelaise...Il paraît que c'est si poivré qu'on s'en lèche les doigts jusqu'aux coudes ! ! Si

tout le monde avait mon goût, il n'y aurait jamais assez de poivre dans les ragôts ni de sucre dans les gâteaux...

— Gourmande ! !

— Tiens, donc, j'aime ça qui est bon, moi, et ça n'est pas bête...Ce n'est pas comme notre nouvelle demoiselle, une espèce de pintado qui ne boit que de l'eau rougie et qui mangerait n'importe quoi sans savoir si c'est bon ou si c'est mauvais...Ça me fait suer ! !

— Pour quelle heure le dîner ?

— Comme d'habitude...Nous fermons à huit heures moins un quart...Envoyez à huit heures...

— On sera exacte...Ta patronne n'a pas donné son menu...

— Non...Elle a dit que vous fassiez comme pour vous...

Donc, par amour-propre, m'ame Hurtin, vous devez soigner ça et ne point oublier les beignets soufflés...

— Suffit...

— Ils sont meilleurs, vous savez, les beignets soufflés, quand on met un petit verre de cognac dans la pâte en la délayant...

— Comment, Zénaïde, tu as des recettes ?

— Tout de même, m'ame Hurtin...Quand je serai riche, c'est moi qui me payerai des petits plats un peu raffinés ! !...Je vous en fiche mon billet !

— Tu seras donc riche ?

— Tiens ! pourquoi pas !

— Et c'est dans la dentelle que tu feras fortune ?

— Là où ailleurs...on verra plus tard...Bonsoir, m'ame Hurtin.

— Bonsoir, gamine...

Zénaïde partit au galop. Léopold Lantier n'avait pas perdu un seul mot du dialogue qui précède.

— Décidément, j'ai de la chance ! ! se dit-il. C'est une vraie veine d'être entré ici...ça m'évitera une faction de plus d'une heure, et j'ai fait la connaissance de mademoiselle Zénaïde, comme l'appelle m'ame Hurtin...Bavarde, gourmande, mauvaise langue, et détestant la nouvelle demoiselle.. Tout est pour le mieux ! Partie d'honneur elle est complète, cette petite...Elle promet... et elle tiendra...

L'ex-réclusionnaire ajouta tout haut, en s'adressant à la dame de comptoir :

— Vraiment drôle, la gamine qui sort d'ici. C'est un type...

— Oui, monsieur, elle est drôle...répondit madame Hurtin en hochant la tête. Elle l'est même un peu trop pour son âge... C'est une enfant mal élevée qui pourrait bien donner à gauche d'un moment à l'autre...

— Elle est apprentie ?

— Dans une maison respectable, oui monsieur. — La mère, une pauvre brave femme du faubourg Saint-Antoine, est restée veuve avec quatre moutards sur les bras, et vous comprenez qu'elle n'a pas le temps de veiller sur l'aînée...Heureusement encore que Zénaïde est tombée chez une honorable commerçante, ma voisine, où elle ne reçoit que de bons conseils, mais j'ai grand-peur que madame Laurier ne vienne pas à bout d'en faire une honnête fille. Ah ! la galopino est hypocrite ! Devant sa patronne elle file doux, mais sitôt qu'elle a les talons tournés et que madame Laurier ne peut plus l'entendre, elle est comme vous l'avez vue...et encore avec moi elle se tient...

— Quelle âge a-t-elle ?

— Pas encore quinze ans... et des coquetteries comme une grande fille...et une langue ! On rit de ce qu'elle dit, mais au fond, en y réfléchissant, ça fait de la peine... Ces gamines-là, voyez-vous, monsieur, c'est de la graine de cocottes...

Léopold ne prolongea point l'entretien et commanda un diner.

A huit heures et demi il paya l'addition, quitta le restaurant et se remit à faire les cent pas sur le boulevard et fumant un cigare.

L'établissement de madame Laurier était fermé. A neuf heures précises Zénaïde sortit, non par la porte du magasin mais par l'allée de la maison.

La gamine se dirigeait du côté de la place de la Bastille, en chantonnant, assez haut pour faire retourner les passants, l'air des « Cloches de Corneville : »

« Je regardais en l'air
« Une jeunesse dégringole... »

Léopold prit chasso. Tout en marchant il se demandait comment il allait s'y prendre pour aborder le trottin qu'il voulait questionner. La chose ne lui semblait point facile et ne l'était pas en effet. Entamer une conversation avec une enfant de cet âge... — Sous quel prétexte, et que dire ?

Zénaïde lui fournit elle-même le prétexte vainement cherché. Les namines étant filles d'Eve aiment à s'arrêter devant les boutiques de joaillerie. Les scintillements de l'or les attirent ; l'admiration et la convoitise les y retiennent.

L'apprentie était coquette ; nous le savons ; elle se sentait grandir, elle se croyait jolie ; elle se disait que des bijoux l'embelliraient encore, et comptait bien, un peu plus tard, choisir à son gré dans les vitrines dont le contenu l'éblouissait.

D'où viendrait l'argent avec lequel elle payerait ses futurs achats ? Elle ne s'en préoccupait point ; il viendrait, elle n'en doutait pas, c'était le principal...

Née et élevée en pleine misère, elle ne possédait même pas ces humbles anneaux qu'elle voyait aux autres apprenties. Elle appelait de tous ses vœux le jour où elle pourrait enfin, comme ses jeunes camarades, s'attacher de l'or aux oreilles.

En conséquence, et suivant son habitude invariable de tous les soirs, elle fit halte en face d'une boutique située à l'entrée du faubourg, et se mit à passer en revue les bijoux qui lui donnaient plus particulièrement envie...

Léopold s'arrêta à quelques pas de l'apprentie, et à la clarté des réflecteurs examina sa physionomie. Cette physionomie, très mobile et très expressive, lui permettait de lire dans la pensée de l'apprentie.

— Je la tiens... pensa-t-il.

Puis, s'approchant de la boutique, il se plaça à côté de Zénaïde qui ne faisait pas attention à lui et se livrait à une extase véritable.

Il suivit la direction de son regard. Ses yeux dévorèrent une paire de boucles d'oreilles représentant de petites fleurs formées de saphirs minuscules.

— Je parie, mon enfant, lui dit-il tout à coup, que si vous avez quelque chose à acheter dans cette boutique, vous choisirez ces charmants bijoux aux fleurs bleues.

Zénaïde atressaillit, mais le mouvement de surprise involontaire qu'elle n'avait pu réprimer fut de courte durée. Elle reprit en moins d'une seconde tout son aplomb, regarda son interlocuteur bien en face et se mit à rire, montrant ainsi la double rangée de ses dents blanches.

Léopold partagea ou parut partager cette gaieté communicative, puis il répéta sa question.

— Si on vous le demande, qu'est-ce que vous répondrez ? fit Zénaïde du ton gouailleur d'une vraie gamine de Paris.

— Je répondrai que je suis sûr d'avoir deviné juste, que vous avez bon goût, et que je vous offre ces boucles d'oreilles si elles peuvent vous être agréables...

— Vous me les offrez, vous, monsieur ? s'écria le trottin tupéfait.

— Parfaitement.

— Sans blague ?

— Parole d'honneur !

— Allons, vous voulez me faire poser ! Je ne vous connais pas...

— Mais moi je vous connais, mademoiselle Zénaïde... dit Lantier en riant.

— Vous savez mon nom ! reprit la gamine dont l'étonnement grandissait.

— Comme vous voyez... Je sais en outre que vous êtes apprentie chez madame Laurier, et vous êtes venue chez moi il y a quelque temps apporter des dentelles à ma femme...

— Oh ! ça, c'est possible... la patronne à tant de clientes, mais je ne me souviens pas de vous...

— Moi je ne vous avais point oublié, et je comptais, à la première occasion, vous offrir des étrennes... L'occasion se présente aujourd'hui, entrons chez le bijoutier...

La tentation s'emparait de Zénaïde, une tentation violente, presque irrésistible ; cependant elle hésitait encore.

— Ce sont bien celles-là, n'est-ce pas ? poursuivit Léopold en désignant les petites fleurs en saphirs.

Intimidée pour la première fois de sa vie peut-être, l'apprentie balbutia :

— Oui, monsieur.

— Eh ! bien, venez avec moi...

— Je n'ose pas...

— Pourquoi donc ?

— Que dirait maman ?

— Elle trouvera la chose toute simple, car vous ne lui cachez rien et, quand elle saura qu'un client de votre patronne vous a offert ces bagatelles, je suis certain qu'elle vous approuvera d'avoir accepté... Allons venez, mon enfant.

Léopold ouvrit la porte du magasin et entra.

La fillette tremblait un peu, mais elle ne se sentait plus la force de résister à la tentation et suivit le tentateur.

Celui-ci désigna les bijoux au bijoutier en lui disant :

— Voulez-vous me montrer ces boucles d'oreilles ?

Le bijoutier les décrocha de la tringle qui les soutenait et les lui passa.

— Combien ? demanda l'évadé de Troyes.

— Cinquante cinq francs.

Zénaïde poussa une exclamation.

— Cinquante-cinq francs ! répéta-t-elle. C'est beaucoup trop cher.

Léopold avait tiré son porte-monnaie et payait.

— Veuillez les placer dans un écrin... ajouta-t-il.

— Ce sera deux francs de plus.

— Les voici.

Zénaïde sentit toutes les fibres de sa nature vaniteuse chatouillée délicieusement. Son visage était rayonnant, ses yeux étincelaient. Elle se voyait au milieu de ses petites amies, excitant leur admiration, leur jalousie surtout, et orgueilleuse de porter à ses oreilles des bijoux de cinquante-cinq francs.

L'ex-réclusionnaire lui tendit l'écrin.

— Voici, vos étrennes, dit-il je vous les donne pour vous encourager à rester toujours une jeune fille honnête et travailleuse.

L'apprentis était rouge de joie.

— Parlons, maintenant... continua Léopold.

Il sortit avec la gamine et lui demanda :

— Êtes-vous contente ?...

— Oh ! oui, monsieur...un si beau cadeau !...je ne sais comment vous remercier...

— En ne me remerciez pas...Tout le plaisir est pour moi...Je suis riche et j'aime à donner...

— Vous habitez le faubourg Saint-Antoine ?...

— Oui, monsieur, tous en haut...

— Je vais justement de ce côté...Nous ferons route ensemble et nous causerons tout en marchant.

— Comme vous voudrez, monsieur.

— Si je vous adresse quelques questions, me répondrez-vous franchement ?

— Ah ! monsieur, c'est bien le moins...

— Ce soir, vers quatre heures, il est venu une dame au magasin où vous travaillez...

— Oui, monsieur.

— Vous la connaissez ?

— Je crois bien ! C'est une cliente de madame...une veuve qui a perdu son mari tout dernièrement et qui est très riche... Elle s'appelle madame Bertin.

— Je sais...je sais...Que venait-elle faire aujourd'hui chez votre-patronne ?

— Commander des dentelles qu'on doit lui livrer dès qu'elles seront arrivées de Belgique...Madame a écrit à Bruxelles pour hâter l'envoi...Même que je suis allée mettre la lettre à la poste un peu avant cinq heures.

— Est-ce que madame Bertin connaît votre nouvelle demoiselle ?...

— Qui ça ? M'am'selle Renée ?... Une faisceuse d'embar ras qui boit de l'eau rougie ?...

— Oui, mademoiselle Renée...

— Elle ne la connaît pas, mais il paraît que cette pimbêche l'intrigue et qu'elle voudrait la connaître, car elle n'en finissait pas de questionner madame sur la demoiselle.

— Que demandait-elle à votre patronne ?

— Oh ! un tas de choses...Qui était m'am'selle Renée... d'où elle venait, et costera...faut croire que c'est une orpheline, à ce qu'a répondu la patronne...alors m'ame Bertin avait l'air tout à épapouffée... elle devisageait la demoiselle, et toutes les deux se mangeaient des yeux...j'ai bien vu ça...

— Eh mais, vous observez à merveille...

— J'ai l'œil américain...Rien ne m'échappe...Finalement m'ame Bertin a dit à la patronne d'envoyer m'am'selle Renée lui porter les dentelles sitôt qu'elles seront arrivées.

Léopold fronça le sourcil.

— Plus de doute !...murmura-t-il. Est-ce que par hasard la voix du sang ne serait pas un vain mot, une balangoiro d'auteurs de mélodrame ?... Est-ce que Marguerite devinerait que Renée est sa fille ?...Si elle la fait venir chez elle, c'est pour l'interroger...Le danger est là...il faut aviser...

— Est-ce que vous portez intérêt à cette pécore de m'am'selle Renée, vous, monsieur ? demanda Zénaïde.

— Non, pas le moins du monde...Si je vous parle de tout cela, c'est pour causer...

— Oui... oui...je comprends...Histoire de passer le temps en défilant la langue...

— Tout juste...Quand doivent arriver les dentelles ?

— Dans cinq ou six jours, a dit madame...Monsieur nous y voilà, c'est ici que maman demeure, fit la gamine en s'arrêtant.

— Je vais donc vous quitter...Reviens mon enfant...A propos, ne parlez à personne de notre causerie et des questions en l'air que je vous ai adressées ; on me croirait curieux, et je ne le suis pas.

— Soyez tranquille, monsieur...Boucho cousue, je vous le promets...D'abord, ce que nous avons pu dire ça ne regarde personne...

— J'aurai grand plaisir à vous revoir...

— Monsieur, c'est facile...je sors du magasin tous les jours à neuf heures...

— Un de ces soirs vous me trouverez sur votre passage.

— Tant mieux, monsieur, et merci encore !...

Zénaïde disparut dans l'allée d'une maison et dissimula son petit écorin au plus profond de sa poche, en murmurant :

— Plus souvent que je vas les montrer à maman, mes belles boucles d'oreilles ! Elle aurait bientôt fait, maman, de les « fichez » au clou pour payer le terme !...Je les mettrai quand je dirai que c'est du « toc, » et que ça vient de la boutique à vingt-neuf sous...

Puis l'apprentis gravit rapidement l'escalier raide et mal éclairé conduisant au dernier étage.

Léopold redescendit le faubourg. Il pensait :

— Les dentelles arriveront dans cinq ou six jours...Il faut qu'avant cinq ou six jours, tout soit fini.

La situation devenait effrayablement tendue. L'évadé de Troyes le comprenait bien, s'en préoccupait, et se mettait l'esprit à la torture pour découvrir un moyen ingénieux de supprimer la fille de Marguerite sans attirer sur ses agissements l'attention de la police.

Or, le problème était difficile à résoudre. Aucun fait insolite ne se produisit pendant la fin de la semaine.

Renée arrivait au magasin de madame Laurier le matin à neuf heures précises, et le quittait à neuf heures du soir pour retourner à son logement où elle ne manquait jamais de trouver chez la concierge une lettre de Paul. La jeune fille dévorait les tendres phrases de son fiancé, s'empressait d'y répondre et s'endormait heureuse, pleine de confiance en l'avenir.

Le dimanche arriva. Ce jour-là Renée fit une toilette de dont la sombre couleur n'excluait pas la coquetterie. Elle savait que Zirza la blonde devait venir la prendre au magasin, et qu'elles iraient rejoindre Paul et Jules pour se rendre avec eux à l'avenue de Saint-Mandé.

On se souvient qu'ils étaient invités tous les quatre au dîner offert en l'honneur du prochain mariage de Victor Bérail le contremaître, et de la gentille Etiennette Baudu.

Zénaïde s'était bien gardée de souffler mot à sa mère de la rencontre qu'elle avait faite et du cadeau qu'elle avait reçu, mais le dimanche matin, aussitôt sur le trottoir du faubourg Saint-Antoine, elle avait mis ses boucles d'oreilles avec un orgueil indigne.

Madame Laurier n'y fit point attention ; si elle les avait remarquées, la gamine se proposait de lui répondre :

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

I.

À onze heures, comme chaque dimanche, on ferma le magasin et on déjeuna.

Au moment où midi sonnait, Mme Verdier, passant par l'allée de la maison, frappa deux petits coups à la porte de l'arrière-boutique.

Le trotin vint lui ouvrir.

Renée et Zirza s'embrassèrent avec effusion et partirent joyeuses, après avoir pris congé de madame Laurier.

Paul et Jules attendaient la jeune femme et, la jeune fille de la rue Saint-Antoine et de la place de la Bastille.

Le fils de Pascal courut au-devant de sa fiancée.

Le long regard qu'ils échangèrent et la tendre pression de leurs mains exprimaient l'immense bonheur avec lequel ils se retrouvaient.

— Chère, bien chère Renée, murmura Paul, huit jours sans vous voir ! comme c'est long !

— Oui, bien long, mon ami, répondit, en devenant toute rose, la fille de Marguerite, mais il le faut, vous le savez bien...

L'étudiant en droit poussa un soupir, et les deux couples se dirigèrent vers l'avenue de Saint-Mandé.

Le temps était beau, sec et froid.

Tout en marchant Paul parlait de son amour à Renée qui, sûre d'être aimée, écoutait ses paroles avec ravissement comme on écoute une musique délicieuse.

— Avez-vous fait de nouvelles démarches relatives à la disparition de madame Uraule ? demanda la jeune fille après un silence.

— Oui, mais malheureusement elles sont restées infructueuses... Je suis convaincu plus que jamais qu'un crime a été commis... Ne pensez-vous pas qu'il serait bon d'avertir la justice ?...

Renée secoua la tête et répliqua :

— Nous amènerions des complications qui m'épouvantent et me forceraient à sortir de l'ombre où je me cache... Je crois qu'il faut attendre encore et chercher à retrouver ma mère...

En disant les paroles qui précèdent, Renée était devenue pâle, sa voix tremblait.

— Hélas ! répondit Paul, ces recherches ont bien peu chance d'aboutir. Aucun indice... aucun point de départ... Si nous avions seulement un nom pour nous guider...

— Un nom... répéta la fille de Marguerite avec tristesse. Celui que je devrais porter. Mais je n'ai même pas de nom...

— Eh bien, qu'importe ? Avez-vous besoin d'un autre nom que du mien, qui sera le vôtre ? Votre avenir est tout entier dans notre amour, dans notre union prochaine... Je dois respecter votre sentiment filial, mais pourquoi pleurer, pourquoi souffrir à la pensée d'une mère que vous n'avez jamais connue et qui pour vous n'existe pas ?

— Oui, vous avez raison, je le sais... je le sens... cependant, malgré tout, je conserve l'espérance que les ténèbres se dissiperont un jour et que je connaîtrai ma mère...

La jeune fille s'arrêta, regarda son fiancé dans les yeux, comme pour lire au fond de sa pensée, et brusquement lui posa cette question :

— Paul, croyez-vous à la voix du sang ?

— Parlez-vous de cet instinct mystérieux qui, lorsque le hasard met en présence deux personnes ne se connaissant pas, mais dont les veines renferment un sang de même origine, les entraîne, dit-on, l'une vers l'autre ?

— Oui, c'est de cet instinct que je parle... Croyez-vous par exemple que si je me trouvais en face d'une inconnue et si mes regards ne pouvaient se détacher d'elle, si à sa vue mon cœur se mettait à bondir, si ma pensée allait tout entière à elle, si j'éprouvais un irrésistible entraînement et si mes lèvres murmuraient presque à mon insu ces doux mots si doux : " Ma mère..." croyez-vous que mon cœur et mon âme s'abuseraient et que je serais dupe d'une illusion ?

L'étudiant éprouvait un embarras facile à comprendre.

— Sans doute, répondit-il non sans hésiter, on peut admettre, en certains cas, le phénomène au sujet duquel vous m'interrogez, mais il ne faudrait point exagérer cette croyance à la " voix du sang," et prendre pour une révélation un sentiment de vive et soudaine sympathie... L'erreur serait facile et la désillusion ne se ferait guère attendre... Ce sentiment de sympathie, l'avez-vous donc éprouvé ?

— Avec une violence dont aucune parole ne pourrait donner une idée, oui, et cela à un moment où je ne pensais point à ma mère... et pourtant, je vous l'affirme, quand mes yeux ont contemplé l'inconnue, il m'a semblé reconnaître ce visage que je n'avais jamais vu... je me suis dit : " Voilà ma mère ! "

— Cette inconnue, où l'avez-vous rencontrée ? demanda vivement Paul.

— Chez madame Laurier.

— Quand ?

— Hier.

— Que venait-elle faire au magasin ?

— Acheter des dentelles.

— Il n'y a là rien de très simple, chère Renée, et votre imagination exaltée vous abuse certainement.

— Pourquoi donc ce trouble qui s'est emparé de moi ? Pourquoi ces battements tumultueux de mon cœur à l'aspect de cette femme...

— Pure sympathie, je vous le disais tout à l'heure...

— Soit, mais pourquoi ses yeux étaient-ils sans cesse fixés sur moi, de même que les miens ne pouvaient se détacher d'elle ?

— Sympathie partagée, et pas autre chose... Qui sait d'ailleurs si cette femme ne retrouvait point en vous les traits charmants d'une enfant adorée... d'une enfant morte peut-être...

Ces derniers mots produisirent sur Renée une sérieuse impression.

— Peut-être, en effet... murmura-t-elle. Une enfant morte... Cela doit être... Elle était en grand deuil...

— Donc il est bien probable que j'avais deviné juste... Savez-vous quelle est cette dame ?

— Oui.

— Elle se nomme ?

— Madame veuve Bertin...

Paul fit un geste de surprise.

— Madame veuve Bertin ! s'écria-t-il.

— Sans doute.

— Vous ne vous trompez pas ?

— Je ne peux pas me tromper... Ce nom est inscrit sur les livres de madame Laurier.

— Et madame Bertin demeure ?

— Rue de Varennes...

— Eh bien ! ma chère Renée, tout à l'heure j'avais la conviction d'une erreur de votre part, maintenant j'en ai la preuve... Vous avez été le jouet d'une hallucination.

— Connaissez-vous donc la personne que je viens de nommer ? demanda la jeune fille.

— Si je la connais ?... C'est ma tante.

— Votre tante ! fit Renée avec stupeur.

— Oui, cette parente à qui mon père m'a prié de cacher jusqu'à nouvel ordre nos projets de mariage... Elle était mariée depuis dix-neuf ans. Son mari est mort il y a quelques semaines...

Elle n'a jamais eu d'enfants. C'est la meilleure des femmes ; mais son esprit est un peu romanesque... Elle n'a point été heureuse... Mon père avait épousé sa sœur... Vous voyez, chère Renée, qu'aucun liou du sang ne saurait exister entre madame Bertin et vous...

— Et cependant, pensa la jeune fille, son émotion, son trouble, avaient une cause... Laquelle ?

On arrivait à la barrière du Trône.

Les deux couples tournèrent à droite et atteignirent bientôt le restaurant du « rendez-vous des bons lapins, » où les Baudu les attendaient.

La famille entière se livrait avec activité à la préparation du repas.

Le contre-maître Victor Béralle donnait un coup de main à son futur beau-frère. Etienne et Virginie plumaient les volailles. Maman Baudu, les manches retroussées jusqu'au-dessus des coudes, allait et venait autour de ses casseroles d'où s'échappaient des parfums culinaires capables de ressusciter des morts.

Les jeunes gens furent accueillis avec la plus franche cordialité et s'installèrent à une petite table que Baudu et Victor Béralle couvrirent d'apéritifs variés tel qu'absinthe, madère, bitter, vermouth, etc., afin que chacun pût se servir à sa guise et selon ses goûts.

— Ne verrons-nous pas votre frère Richard ? demanda Paul au contre-maître de son père.

— Il ne manquerait plus que cela ! répondit Victor.

— Ça n'aurait cependant rien de surprenant... fit observer maman Baudu. Si le malheur veut qu'il entre en route chez un « mastroquet » et qu'il y trouve des camarades, il n'en sortira plus.

— Rien à craindre de ce côté... répliqua le jeune homme. Ce matin je lui ai donné de bons conseils.

— Turlututu ! s'écria la patronne. Voilà deux ans que je lui en donne, moi, des conseils, et c'est comme si je chantais "J'ai du bon tabac" sur l'air de "Femme sensible..."

— Aujourd'hui je réponds de lui...

— Pourquoi n'est-il pas là ?

— Il est descendu à la Halle... Il veut vous faire une surprise...

— Depuis huit heures du matin qu'il est parti avec un panier d'osier et un petit sac de cuir, il a eu le temps de dévaliser les Halles centrales... Ah ! le chenapan ! Ces jours-ci nous aurons ensemble une explication... Ah ! mais, une explication... Aujourd'hui, je ne veux pas bougonner... Sur ce, mes enfants, je trinque avec vous, et je retourne à mes fourneaux... Il y a du la besogne...

Le temps passait.

Deux ou trois parents invités au repas arrivèrent successivement, puis l'oncle chez lequel Paul avait dîné à Bercy, le soir du sauvetage de Renée.

Victor Béralle paraissait soucieux.

— Qu'avez-vous, mon ami ? lui demanda tout bas l'étudiant.

— Eh ! parbleu, répondit le contre-maître, j'ai peur, monsieur Paul, que maman Baudu n'ait raison et que Richard ne nous manque de parole... Il ne se corrige pas et cela me chagrine et m'inquiète... Richard est d'un caractère faible... quand il a un verre de vin dans la tête il se laisse entraîner par le premier venu... S'il me jouait le tour de se griser aujourd'hui, je ne lui pardonnerais pas...

— Allon...allons...de la patience...Il est encore de bonne heure...votre frère sera raisonnable...il se souviendra de vos recommandations...il va venir...

L'entrée d'un nouvel invité interrompit l'entretien confidentiel de l'étudiant et du contre-maître.

II.

Quittons pour un instant le restaurant de l'avenue de Saint-Mandé, retournons de quelques heures en arrière, et conduisons nos lecteurs dans le logement exigü de Jarrelongue.

Le voleur de Léopold Lantier redoublait de précautions pour ne point tomber dans les griffes de son ex-complice. Il avait appris qu'un inconnu était venu le demander dans l'un des bouges qu'il fréquentait d'habitude. Or, le signalement de cet inconnu se rapportait exactement à celui de l'évadé de Troyes. — J'étais bien sûr qu'il me chercherait partout... pensa Jarrelongue, mais je serai plus malin que lui...il ne me trouvera pas...

Par mesure de prudence le bandit sortait de grand matin pour se procurer des provisions, restait enfermé chez lui tout le jour et, la nuit venue, allait, bien déguisé, prendre l'air sur les boulevards extérieurs.

Il tuait le temps en continuant la lecture des "Souvenirs" du comte de Terrys qui l'intéressaient fort, mais cette lecture touchait à son terme, le manuscrit n'ayant plus que quelques pages.

À mener une vie si monotone les heures lui semblaient longues, et son ennui grandissait à mesure que passaient les jours.

— Je me « fais vieux » ici...se disait-il parfois, si ça continue j'aurai des cheveux blancs avant six semaines... j'irais cependant bien manger une friture à la campagne, même par la neige... Ça me retremperait... Bah ! dimanche prochain, à tout hasard, je me payerai ça...

Le dimanche était arrivé. Jarrelongue, se couchant tôt, se réveillait dès l'aube. Il se leva, s'habilla rapidement, alluma son poêle et alla chercher son déjeuner.

La journée s'annonçait comme devant être splendide.

— À midi je prendrai mon vol du côté de la barrière du Trône...murmura le libéré, je rencontrerai par là quelque camarade, car on s'ennuie à se promener tout seul...je lui offrirai de le régaler...Nous irons à Vincennes et de là Nogent.

En attendant midi Jarrelongue déjeuna, puis reprit la lecture des « Souvenirs » du comte. Tout en lisant, il pensait :

— En a-t-il fait, des voyages, ce coco là ! ! Il dépensait à ça tous ses revenus...Ça aura taquiné sa fille et, pour jouir des millions, elle lui a donné de la mort-aux-rats...Je comprends ça, mais elle s'est laissé pincer, et c'est bête...Je suis sûr que ça l'amusait d'écrire sa vie, le bonhomme...Si j'écrivais la mienne, ça serait rigolo...seulement j'aurais trop de vols à raconter et mes lecteurs pourraient trouver ça monotone...

Jarrelongue interrompit son monologue. Il venait de tourner une page et s'arrêtait devant quelques lignes tracées à l'encre rouge entre une double rangée de guillemets.

— Tiens ! tiens ! dit-il en riant, le bonhomme s'est trompé d'encrier...au lieu de voir noir il voyait rouge...C'est peut-être la mort-aux-rats qui lui produisait cet effet-là...Qu'est ce que c'est que ce griffonnage, après lequel il n'y a presque plus rien ?

Il lut :

« J'ai toujours refusé de consulter un médecin, par le motif que je fais professions, à l'endroit de la science médicale, « d'une incrédulité complète.

« Ce qui m'a soutenu, ce qui m'a permis de vivre, quoiqu'il me soit mortellement atteint, c'est un remède mystérieux, connu de moi seul en Europe.

« Ce remède, — le plus violent des poisons peut-être si on l'administre sans méthode et sans prudence, est le venin desséché d'un reptile des tropiques, le crotale. »

Le libéré s'arrêta.

— Ah ! par exemple, fit-il après avoir relu la phrase que nous venons de reproduire, s'empoisonner pour se faire vivre, c'est ça une drôle d'idée ! !

Il poursuivit :

« Une boîte de cristal de roche contient ce qui reste de ce poison-sauveur.

« Cette boîte se trouve dans le petit meuble où sont renfermés ces Souvenirs.

« Si, après ma mort, en présence de mon corps saturé de ce poison, on accusait quelqu'un d'un crime, la présente déclaration suffirait pour justifier l'innocent... »

— Tonnerre ! s'écria Jarrelongo en se frappant le front. On m'a arrêté la fille du comte et on l'accuse d'avoir empoisonné son père !... Mais c'est tout ce qu'il y a au monde de plus faux !... La demoiselle est innocente comme l'enfant à naître !... Les juges qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez sont capables de la déclarer coupable et de l'expédier franco de port à l'hôpital de Monte-à-Regret !... Des infirmes, les juges ! à Cha. t ! ! Mais, minute ! Je suis là, moi !... j'ai dans les mains les preuves de l'innocence de la jeune personne... j'irai les porter au tribunal... J'aime la justice...

Soudain Jarrelongo s'arrêta et, au lieu de se frapper le front comme la première fois, il se contenta de le gratter...

— De quoi ? De quoi ? reprit-il, mais je suis bête à manger du foin, moi ! !... Comment, j'irais porter ça, pour qu'on me demande d'où je tiens l'objet et pour qu'on me mette le grappin dessus à la place de mon digne ami Léopold qui a volé ce manuscrit dans l'hôtel du comte avec autre chose... Le gueux !... voilà pourquoi il lui fallait des fausses clefs... il voulait agir seul et se passer de moi...

Le libéré fit une pose assez longue, puis, après avoir réfléchi, continua :

— Ah ! ça, mais, pourquoi donc a-t-il volé ça ? Pourquoi veut-il que mademoiselle de Terrys, innocente, soit condamnée ?...

« Léopold est un malin... il en remonterait au plus roublard... donc il avait un motif... »

« S'il a volé le manuscrit ce n'était pas pour le faire imprimer... — Il y a une question d'argent là-dessous... C'est une question d'argent qui le pousse à laisser la justice supprimer la fille du comte... »

« Eh ! bien, mais, ça vaut cher, cette découverte, et que le diable m'emporte si je n'ai pas l'intelligence d'en tirer parti ! ! »

« Ah ! mon petit Léopold, je n'ai plus peur de te rencontrer personnellement ! C'est moi, au contraire, qui vais te chercher ! Tu payeras vingt-cinq mille francs pour rentrer en possession de ce livre-là, ma vieille, sinon je l'adresserai sous enveloppe au chef de la sûreté, en ayant soin de corner la page !... »

Il referma les « Souvenirs » et reprit :

— S'agit de mettre le volume en lieu sûr. Je vais l'introduire dans la casse à double fond où sont mes monacos en papier et en or... Celui qui le dénicherait sera un rude malin ! !

Jarrelongo ouvrit le placard, enleva la planche inférieure sous laquelle se trouvait un espace de dix centimètres de hauteur, et glissa le manuscrit dans ce vide.

— En prison ! fit-il tout en replaçant la planche qu'il chargea de bouteilles vides, et au secret. Allons, il était décidé que ce ne mangerait pas encore de friture aujourd'hui !... La chose importante est de retrouver Léopold... Est-il ou n'est-il pas démenagé ?... je le saurai bientôt...

Le libéré s'hébilla, grima fort habilement sa figure, mit une perruque qui le rendait méconnaissable et sortit. Il allait droit au passage Tocanier.

Nos lecteurs savent d'avance qu'il ne pouvait y trouver son ne. En réalité Jarrelongo ne comptait pas réussir du premier coup, mais il espérait recueillir quelques renseignements grâce auxquels il suivrait la trace de son ex-complice et découvrirait sa nouvelle demeure.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NIVERY

VI

L'ART ET L'ARGENT.

Jean partit pour Nouméa. Le temps a marché laissant deux autres tombeaux derrière moi. Il ne me reste plus que Balsamie, l'aînée de mes filles, et qui sait combien de temps elle vivra ?... Lorsque la faiblesse de mes yeux m'a rendu la couture impossible, je me suis faite chiffonnière ; de mansardes en greniers, nous sommes tombés ici... et nous y resterons jusqu'à ce que la mort nous ramasse.

— Et François ? demanda Amice.

— On parle d'amnistie, répondit la femme.

— Oui, ajouta Balsamie, et de nous tous il ne sera point la pive avide de se venger.

— Pauvres créatures ! murmura Mlle Gualbert.

— Nous ne vous faisons pas horreur ? demanda la mère.

— Vous m'inspirez une grande pitié.

— Nous, la femme, la fille d'un communard !

— Vous avez été trompés, tous trompés.

Amice se leva, et se dirigea vers la servante :

— Je ne laisserai point ici ces deux femmes, fit-elle ; avant huit jours elles seraient mortes. Va chercher une voiture, Thérèse, il ne se trouve une station sur la place, à l'entrée de la cité, puis toutes deux nous emmènerons ces infortunées...

— Où les conduirez vous, mademoiselle ?

— A la maison, où se trouve une mansarde à louer.

— Y songez-vous ! et les frais !

— Je Viderai ma bourse d'abord, je puiserai ensuite dans celle des autres ; le docteur Chaumas m'aidera ; ma cousine me viendra en aide. D'ailleurs si on calculait en matière de charité, on ne ferait jamais rien. J'ai toujours vu Dieu bénir les saintes imprévoyances !

Thérèse obéit à sa maîtresse, et pendant qu'elle cherchait une voiture, Amice aida les deux malades à passer des vêtements plus convenables.

Un quart d'heure après, la servante et Mme Gualbert menaient la femme et la fille de Jean Debáslo vers Paris.

Comme Amico l'avait dit à la servante, une mansarde se trouvait à louer dans la maison habitée par Mme Gualbert. On y dressa deux lits, et les femmes regurent le soir même la visite du docteur Chaumas.

Il descendit chez Mme Gualbert, et remettant une bourse bien garnie à Amico :

— Il faut bien, lui dit-il, que l'argent que je gagne à soigner les névroses des gens riches, me permette de soulager la misère des victimes des toux ! Heins ! quoi qu'on nous fassions, vous et moi, jamais nous n'arriverons à supprimer les effets et les causes...

— Sauverez-vous Balsamic ? demanda la jeune fille.

— Grâce à vous, je l'espère. La phthisie ronge le corps et la haine dévore l'âme, purifiez le cœur, Amice.

— J'y mettrai tout mon zèle, docteur.

— Ne me faites point de confidences auxquelles j'ai point de droits, reprit Chaumas, mais n'espérez tromper ni le diagnostic du médecin ni l'affection de l'ami, vous souffrez..

Elle le regarda de ses grands yeux limpides.

— Oui, je souffre, mais je connais la source de toute consolation.

— Et c'est ?

— Le dévouement, répondit Amice.

IX.

VIE INTIME.

La princesse Ioua était assise dans un cabinet d'un goût luxueux, et la gravité de son visage, l'austérité de sa toilette tranchaient d'une façon complète avec ce qui l'entourait. Dans un angle de cette pièce se trouvaient réunis les objets qui jadis dans le modeste appartement de la rue Madame lui rappelaient les grandeurs évanouies et les bonheurs brisés. On eût dit qu'elle gardait au fond d'une chapelle pieuse les reliques du passé, pour les entourer d'un culte de deuil.

Le portrait en pied du prince occupait un panneau sombre ; ses armes réunies en panoplies étincelaient sur un fond de velours pourpre. Dans une cassette en cristal de roche, sur un coussin noir étincelaient ses ordres en diamant. Puis c'étaient dans des coffrets, sur des tables, des livres, des souvenirs, des miniatures, débris rendus plus cher à mesure que s'écoulaient les années, et que la princesse comparait les heureux temps évanouies avec les douleurs du présent.

Hélas ! elle avait cru, et Mikaël pensa comme elle que la pauvreté pesant sur eux était le plus lourd des fardeaux. Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis le mariage du prince avec Mercédès que tous deux comprenaient qu'il est des épreuves plus cruelles que celles de la médiocrité, et pleuraient avec des larmes de sang l'aveuglement qui les poussa à entrer dans une famille de parvenus.

Ce fut sans amour véritable que Mercédès épousa le noble proscrit.

Trop futile, et manquant de cette délicatesse qui seule aurait pu rendre possible la situation présentant mille dangers, elle ne tarda point à prouver à Mikaël qu'en l'acceptant pour mari elle avait entendu se faire de son nom une parure étincelante, et se donner le droit de pénétrer dans les salons qui, sans cela, lui seraient restés fermés.

Elle n'osa point tout de suite démasquer ses batteries d'ailleurs le voyage de noces lui apporta des distractions multipliées, elle visita l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, se lia avec des familles étrangères rencontrées au loin, et les revit avec empressement lors de son retour à Paris. Il eut lieu aux approches de l'hiver, et le jeune couple prit possession de l'hôtel qu'occupait seule la princesse.

Durant ses pérégrinations à travers l'Europe, les lettres de Mikaël se ressentant d'un mouvement sans fin, de la fatigue du soir, de la longueur des promenades, de l'éblouissement laissé par les musées et les vitraux des cathédrales, furent assez courtes et ne renfermèrent peu de détails. Il semblait courir à travers le monde, sans prendre la peine de s'étudier et de s'analyser ; sans même songer à dévoiler le caractère de sa compagne.

Du reste, l'aurait-il essayé, qu'il eût échoué dans sa tentative. Pendant ce voyage, Mercédès secoua sa paresse devenant vive et curieuse. Non point qu'elle se sentit prise du désir d'apprendre, mais elle s'émerveillait de la nouveauté des aspects, de la diversité des choses.

Jamais une réflexion profonde ne prouvait qu'elle comprenait la beauté d'un chef-d'œuvre, ou se trouvait saisi par la grandeur d'un souvenir. Elle se contentait de regarder et de jouir de l'impression du moment. Une heure plus tard elle avait oublié.

Mais bien que le prince soupçonnât le vide de cette tête de vingt ans, il s'était trop sérieusement promis de rendre Mercédès heureuse pour ne point tenter d'élever ses idées, et de suppléer à son manque d'instruction. Elle l'écouta d'abord avec une sorte de patience, mais il comprit que l'ennui venait, et il cessa de lui faire le cours d'esthétique incapable de l'intéresser. Mikaël en fut réduit à conter ses parades enfantines, à la conduire chez des marchands de bijoux, à la mener au spectacle qu'elle aimait avec fureur, et à vivre à ses côtés en renonçant à croire qu'il l'éleverait jusqu'à lui.

A quoi bon révéler ces choses à la princesse ? Qui sait si grâce à son tact infini, à sa bonté sans égale, elle ne réussirait point où il échouait lui-même ?

Fallait-il la prévenir contre Mercédès, et rendre l'avenir plus difficile encore ?

Il garda le silence, mais ignorant l'art de mentir il racourcit davantage ses lettres, sans se douter que sa mère comprenait trop pour quel motif il parlait si peu de Mercédès.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés arriérés voudront bien régler l'arriéré immédiatement, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une copie complète (brochée) de l'année 1882, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

1010 1885, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.